VICTOR HUGO, MIHAI EMINESCU, LES DEUX DERNIERS MONSTRES SACRÉS DE LA POÉSIE EN EUROPE.
Esquisse d'un parallèle impossible et nécessaire

JEAN-LOUIS COURRIOL

Que la Faculté des Lettres de l'Université de Cluj s'associe à la célébration du bicentenaire de Victor Hugo en organisant un colloque qui lui est consacré, voilà qui est tout à l'honneur de ses professeurs de français, fidèles, une fois de plus, à la ferveur francophile, et francophone aussi, qui est le signe distinctif inconfondable des Roumains parmi les peuples européens.

Dans ce petit préambule, on ne m'en voudra pas, je crois, d'adresser publiquement et tout particulièrement mes remerciements les plus chaleureux à celle qui m'a fait l'honneur de m'inviter à venir parmi vous, madame le professeur Maria Căpuşan; ce faisant, elle m'a offert ma première occasion d'être l'hôte de l'Université de Cluj que je connais forcément moins bien – sauf de réputation – que celles de Iaşi – où a débuté ma carrière universitaire en 1975 et où je viens de participer, ces jours derniers, à un congrès fort intéressant sur les problèmes de la traduction –, de Craiova où elle s'est poursuivie, de Piteşti, enfin, où j'ai l'insigne honneur et le bonheur d'avoir pu créer, voici deux ans, un Institut International d'Étude et de Pratique de la Traduction dont vous aimerez sans nul doute le nom, celui de Liviu Rebreanu, mon écrivain préféré. Madame le professeur Maria Căpuşan m'a également permis, en me proposant de me joindre à ceux qui vont honorer ici Victor Hugo, et la France, par conséquent, d'apprécier l'impeccable qualité de sa connaissance du français, chose éminemment réjouissante pour la culture française en ces temps d'anglo-américanomanie galopante et qui devrait être un sujet de méditation urgente pour ceux qui ont en charge ce que l'on appelle volontiers chez nous le rayonnement de la France. Mais cette cordiale invitation m'a également rappelé ce que je n'avais pas vraiment oublié d'ailleurs, à savoir qu'avant de me consacrer à la langue et à la littérature roumaines, à leur enseignement et à la traduction en français des œuvres essentielles de cette culture si proche de la mienne, j'avais reçu, de l'Université française, la mission d'être un professeur Agrégé de français, latin et grec, autrement dit, comme on dit chez nous, de Lettres classiques.

ALIL, t. XXXIX – XLI, 1999–2001, Bucureşti, 2003, p. 127–138

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

De sorte que parler de Victor Hugo entre évidemment dans mes attributions d'autrefois que j'ai exercées d'abord, comme je l'ai dit tout à l'heure, dans les Universités roumaines, à Iaşi et Craiova, avant de rentrer en France pour professer le roumain à l'Université Jean Moulin de Lyon où j'exerce depuis 1980.

Ne voyez, je vous prie, dans ces quelques éléments biographiques personnels, nulle autre chose qu'une rapide présentation nécessaire d'un destin professoral un peu spécial qui m'a conduit de la littérature française et du français, des littératures anciennes, grecque et latine, et de ces langues si faussement dites mortes, à la littérature roumaine et à langue roumaine en suivant un itinéraire totalement imprévu mais somme toute parfaitement naturel, en tous cas infiniment heureux pour moi.

Ce chemin peu banal, disons-le, que je suis depuis une trentaine d'années, passe en effet, à y regarder de plus près, par les contrées mal explorées de la traduction, de la traduction littéraire, en l'occurrence. Et le parallèle impossible et d'autant plus nécessaire annoncé dans le titre de la présente communication, entre Victor Hugo et Mihai Eminescu, comment ne serait-il pas, justement, impossible alors que Victor Hugo a bénéficié de multiples traductions en roumain (quoique moins nombreuses, semble-t-il, que pour d'autres, Nerval, par exemple) tandis que Mihai Eminescu n'est toujours pas lisible en français aujourd'hui? Comment ce parallèle ne serait-il pas, nonobstant cette scandaleuse carence et cet inadmissible déséquilibre, absolument nécessaire comme il l'est, de la même manière, avec d'autres grands créateurs de poésie français, à l'heure où l'on ne cesse de disserter sinon de gloser sur la globalisation, sur l'intégration de toutes les cultures à une Culture universelle sans discriminations?

Mais comment concevoir cette intégration si évidemment souhaitable sans ce qui en est l'instrument indispensable, nécessaire sinon suffisant, la traduction, et surtout la traduction des textes littéraires fondateurs de chacune de ces cultures, sans une définition rigoureuse et une pratique déontologique exigeante de cet acte intellectuel et de création spirituelle – la traduction – sans lequel il n'y a pas de véritable communication humaine des valeurs fondamentales?

Parallèle impossible et nécessaire, avons-nous dit pour en mesurer l'impossibilité – a priori – et la nécessité – pratique –, nous devons d'abord tenter de situer l'un par rapport à l'autre, et à notre manière, ces deux grands et derniers monstres sacrés de la poésie en Europe, Victor Hugo et Mihai Eminescu; monstres sacrés ils le sont évidemment ou l'ont été à divers titres par la place que la postérité leur a réservée dans l'histoire des idées, dans l'univers de la culture de leurs pays respectifs.

Mais si c'est bien un trait qui les rapproche beaucoup, force est de constater aussitôt que Victor Hugo – ce bicentenaire international en est une preuve de plus – est un monstre sacré de la poésie française – de la littérature plus généralement – dont le champ d'influence et de rayonnement s'étend aux dimensions des grandes langues européennes et planétaires; qu'il a symbolisé longtemps à l'étranger, plus

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

encore que d'autres grands créateurs littéraires français, qui le méritaient tout autant, la culture française.

Pour Mihai Eminescu, jusqu'à présent – et notre plus fervent espoir est dans ce groupe adverbial, *jusqu'à présent* –, le caractère universel concret, réel de son aura – à ne pas confondre évidemment avec son universalité potentielle, théorique, virtuelle, confusion fréquente et qui donne lieu à d'inutiles satisfactions de bonne conscience – ce caractère universel se réduit, si je puis me permettre une boutade dont vous comprendrez qu'elle est profondément attristée et nullement perfide, bien au contraire, à la rarissimme particularité qu'il a de se trouver être en même temps, indissolublement, le Poète national de deux nations qui ont d'ailleurs la même langue – nous devrions plutôt dire deux états – les Roumains et les Moldaves... Autant dire que le caractère international de son œuvre ne tient, pour l'instant, qu'à des circonstances historiques aberrantes et probablement éphémères, aussi aberrantes que la quasi-inexistence de vraies traductions de lui dans les grandes langues qui comptent. C'est que Mihai Eminescu n'a pas encore été intégré aux autres cultures européennes que l'on dit, par habitude et préjugé, majeures cela ne signifie pas forcément qu'il n'aurait pas été traduit, ici et là, en italien, allemand, français même, mais que, contrairement à ce qui s'est passé pour Victor Hugo, il n'est pas devenu, par la grâce d'une traduction accomplissant la mission essentielle de la Traduction, une référence intellectuelle, littéraire, de l'univers spirituel d'autres peuples. Hugo n'est pas seulement un écrivain français du XIX^{e} siècle ayant marqué de son talent et de ses œuvres l'histoire des lettres et des idées françaises; il est aussi, en égale mesure, une valeur culturelle allemande, anglaise, italienne, roumaine, notre présence à tous ici en est la plus évidente preuve, etc., etc. Ce statut lui a été conféré, sans doute, par le prestige dont bénéficiait en son siècle la langue française encore dominante en Europe mais également par l'effort de traduction dans les autres langues, effort qui a fait de son œuvre, un modèle, parfois, un contre-modèle éventuellement, un terme de référence, toujours, dans la conscience littéraire et spirituelle des peuples concernés.

Voilà ce qui manque, cruellement, à Mihai Eminescu d'être assimilé, par la grâce – et nous employons à nouveau, intentionnellement, le mot – d'une traduction authentique, assimilé à la culture et par la culture dans la langue de laquelle il serait traduit, c'est-à-dire, pour parler concrètement, conquérir la possibilité de marquer à son tour cette culture en devenant un modèle ou une référence pour les créateurs à l'intérieur de cette culture. Rien en effet ne nous permet d'exclure que Victor Hugo lui-même, s'il avait pu lire Eminescu dans une bonne version française, n'eût pas subi l'ascendant de certains de ses plus beaux poèmes, comme il avait passionnément admiré Shakespeare ou les grands romantiques allemands.

On le voit, dès cette première confrontation des deux destins poétiques de Victor Hugo et de Mihai Eminescu, le parallèle annoncé se révèle tragiquement

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

étymologique ou, si l'on veut, ce qui est la même chose, géométrique. Les deux monstres sacrés semblent inexorablement voués à ne jamais se rencontrer, comme les fameuses droites, et le parallèle risque de n'être possible que de par son impossibilité même. La lecture parallèle, justement, des grandes dates de la vie de Hugo et d'Eminescu laisse parfois pathétiquement rêveur 1878, Eminescu vient de fêter son 28e anniversaire, Hugo prononce, le 17 juin, le discours d'ouverture du Congrès littéraire international qu'il préside. Etait-il humainement impossible que le littérateur de 76 ans à la barbe chenue, au prestige international rehaussé par son récent passé d'exilé, d'opposant résolu à l'Empire déchu, aperçoive de la tribune présidentielle, la chevelure fringante et noire d'un jeune poète roumain, Mihai Eminescu? Certes ce dernier n'a encore publié que de manière fragmentaire et notamment dans la revue de Iosif Vulcan qui disait alors, 12 ans plus tôt: «Cu bucurie deschidem coloanele foaiei noastre acestui june de numai 16 ani» mais cela ne serait-il pas, dans l'ordre de la précocité littéraire, une raison de plus à un rapprochement avec celui qui, avec deux ans d'avance, à 14 ans, avait dit, semble-t-il, après avoir composé des centaines de vers, «je veux être Chateaubriand ou rien!», en 1816? Et celui qui, jeune poète de 18 ans, recevait une gratification de 500 francs du roi Louis XVIII pour son *Ode sur la mort du Duc de Berry* n'aurait-il pas eu plaisir à apprendre, de la bouche d'Eminescu, qu'il avait, lui, à 16 ans, en 1866, publié une de ses premières grandes poésies, dédiée à Aron Pumnul?

«N-a fost să fie», c'est tout ce que l'on peut dire et on le dit bien mieux en roumain qu'en français, ce qui nous dispense d'une traduction, inutile ici... Également inutile, en conséquence, d'essayer d'imaginer ce qu'ils auraient pu se dire, à la première pause du Congrès, à l'heure des présentations individuelles, dans les couloirs.

À cinquante ans de distance, 48 plus exactement, à quelques milliers de kilomètres – infiniment plus longs, il est vrai, à l'époque! – étaient pourtant nés deux versificateurs innés – au sens que donne Lucian Blaga au si beau terme grec de *stihuitor* dans un de ses poèmes, et que le péjoratif versificateur du français traduit mal – , Victor Hugo, Mihai Eminescu, étrange parallélisme de leurs débuts d'enfants prodiges de la poésie. Tous deux pourraient d'ailleurs sans peine, croyons-nous, signer ce fulgurant raccourci poétique:

Stihuitorul

Chiar şi atunci când scriu stihuri originale
nu fac decât să tălmăcesc.
Aşa găsesc că e cu cale.
Numai astfel stihul are un temei
să se-mplinească şi să fie floare.
Traduc întotdeauna. Traduc
în limba românească

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

un cântec pe care inima mea
mi-l spune, îngânat suav, în limba ei.

Le versificateur

J'ai beau écrire des vers originaux
je ne fais jamais que traduire.
Et je crois que c'est bien ainsi.
C'est la seule manière pour que mon vers ait matière
à grandir et à fleurir.
Je traduis toujours. Je traduis
en langue roumaine
un chant que mon cœur
me murmure tout bas, dans sa langue, suavement.

Autre analogie frappante, en dépit du cours divergent de leurs vies séparées par un demi-siècle et des lieux à l'histoire encore bien différente, une même volonté de création d'une mythologie poétique qui prendra la forme de la *Légende des siècles*, entre autres, avec Hugo, des *Lettres* ou *Epîtres*, de *Luceafărul*, pour Eminescu. Nul doute qu'ils sont, l'un et l'autre, les grands pourvoyeurs, les derniers pourvoyeurs, peut-être, d'images grandioses, visionnaires, sans lesquelles la littérature française, pas plus que la littérature roumaine, ne seraient ce qu'elles sont. Il est en effet tout aussi impossible de penser la littérature roumaine sans *Luceafărul*, *Glossă* ou *Doina* que la littérature française sans *La Légende des siècles* ou les *Contemplations*. Ce sont des monuments qui en sont les clés de voûte irremplaçables.

Donnons-leur un instant la parole. Quelques vers, de Hugo, d'abord, puis d'Eminescu, quelques-uns des plus beaux de *La Légende des siècles*, ceux de *La conscience*, les derniers:

«On fit donc une fosse et Caïn dit c'est bien!
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn».

Il n'est pas difficile, en lisant les premiers vers d'un poème qu'Hugo aurait fort bien pu écrire, *Rugăciunea unui dac* – à la seule exception du mot *dac* que le mot *gal* (*gaulois*) eût avantageusement remplacé dans son cas – , il est facile de voir que le souffle poétique est de même puissance, malgré le caractère beaucoup plus anecdotique et descriptif du récit hugolien, alors que le vers éminescien aspire à la hauteur stylisée du mythe: *Pe când nu era moarte, nimic nemuritor...*

«Au temps où il n'était mort ni éternité,
Ni germe de lumière qui puisse vie donner,
Ni hier, ni demain, ni toujours, ni jamais,

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

Où l'un était en tout et tout en l'un était,
Au temps où terre et ciel, air et mer, monde entier,
Faisaient partie des choses qui sont loin d'être nées,
Tu étais seul alors, et je me dis enfin
Mais quel est donc ce dieu dont nous baisons la main?
C'est lui qui seul fut dieu avant qu'il fût des dieux [...]
Il rend vie à la vie et par lui la mort meurt...».

Mais le parallèle, l'impossible et nécessaire parallèle, veille et nous rappelle au respect des proportions, des proportions et des perspectives: la métaphore aquatique qui convient à Victor Hugo semble être celle du fleuve, de la mer (il est superflu de donner ici d'autres titres que, par exemple, *Les Travailleurs de la mer* qui disent tout), ou de l'océan (l'actuelle exposition de la Bibliothèque de France a pour titre *Hugo, l'homme Océan*), quelque chose de monumental, d'énorme comme la houle et la vague en furie.

Celle qui définit le mieux Eminescu, à nos yeux, est celle de la source (*izvorul*) ou du lac car la mer, présente, aussi, bien sûr, notamment dans le célèbre testament *Mai am un singur dor* et dans bien d'autres textes, est le plus souvent symbole d'apaisement – malgré *al mării aspru cânt* –, de sérénité, contrairement à ce qui est généralement son rôle dans l'univers de Hugo.

La place de Victor Hugo et de Mihai Eminescu dans leurs cultures respectives se précise lumineusement, croyons-nous, grâce à ces métaphores aquatiques. Victor Hugo est, dans le vaste flot de la littérature française, un fleuve de plus, le dernier très grand fleuve peut-être, qui apporte ses eaux tumultueuses à l'océan commun. Il n'est pas au centre de la culture française, il est dans l'ample courant qu'il enfle de ses propres vagues.

Eminescu, lui, est au centre de la littérature roumaine, comme une source est au centre, c'est-à-dire à l'origine, car elle recueille les eaux profondes (celles de la littérature orale, notamment, dans le cas d'Eminescu) et donne naissance à la rivière et au fleuve. Il est lac, aussi, en ceci que le lac peut être source.

La comparaison des grands mythes hugoliens, ceux de la *Légende des siècles*, tout spécialement, et du mythe éminescien, *Luceafărul*, confirme, croyons-nous, ces images aquatiques décalées de Hugo et d'Eminescu, de même qu'elle en est éclairée; en retour il n'est sûrement pas exagéré d'affirmer que *Luceafărul* – dont on n'a pas encore su traduire en français le seul titre!, a fortiori les 99 strophes – est le premier grand mythe littéraire roumain, écho livresque (au sens étymologique strict du terme) de la *Miorița* des ballades populaires. Victor Hugo, dans les flots chatoyants de la *Légende des siècles*, souvent émouvants et puissants, parfois plus ternes et plats – contrastes naturels pour cet élément maritime versatile qui semble si bien définir son génie – recrée, refaçonne à sa manière, toujours grandiose, parfois un peu ampoulée, les mythes ou légendes de l'humanité, ceux et celles de la *Bible*, de l'Antiquité païenne, grecque et latine, de l'Orient. Il bâtit une épopée mythique personnelle à partir des fragments que lui offre l'histoire.

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

Eminescu crée, lui, de toutes pièces, un texte fondateur, comme on dit, où l'on retrouve cet étrange dialogue magique entre les ordres de l'humain et de l'éternel ou de l'au-delà, si émouvant déjà dans *Miorița*. En cela, il est bien, comme l'image de la source ou du lac le suggère, à l'origine même de la littérature et de la culture roumaines modernes alors que Hugo s'inscrit dans l'innombrable lignée des littérateurs qui ont fait la tradition française, qu'il en est l'un des plus grands (et pas seulement dans l'acception sarcastique du mot de Gide!) au XIX^{e} siècle. Hugo est l'un des monuments les plus massifs, les plus complets, les plus achevés d'une culture déjà constituée. Il est même, d'une certaine manière, fin plutôt que commencement, il est indépassable et indépassé.

C'est ici que le trajet d'Eminescu, celui de sa météorique existence terrestre vers son avenir spirituel littéraire, sans diverger de celui de Hugo sur le plan de la géométrie plane, passe, pour oser une métaphore qui seule nous affranchira de la fatalité des parallèles, sur une autre orbite, qui est celle de la littérature et de la culture roumaines; si Hugo semble bien définitivement indépassable et indépassé, en matière de poésie, cela est probablement dû au fait que l'on n'écrit plus – et il faut ajouter, depuis longtemps – de poésie hugolienne, ni dans l'esprit ni dans la lettre.

On ne peut certainement pas dire la même chose d'Eminescu, malgré les récentes velléïtés de déboulonnage d'idoles qui se sont manifestées, ici et là en Roumanie. Eminescu reste, à plus d'un titre, et quoi qu'en aient, et quoi qu'en disent les iconoclastes en herbe ou d'un certain âge, l'inspirateur sans égal de la littérature roumaine, sinon, évidemment, dans la forme poétique qu'il a pratiquée, du moins dans la langue qu'il a contribué magistralement à modeler pour longtemps. De sorte que si le dépoussiérage de sa statue est non seulement nécessaire mais souhaitable, puisque trop de fausses couronnes y avaient été suspendues par ceux-là mêmes qui le censuraient encore voici moins de quinze ans, il paraît bien improbable que l'on puisse l'expulser de ce qui est la substance même de la spiritualité d'un peuple, sa langue.

Il est en elle, dans la langue, sa langue et la langue des Roumains, plus encore qu'il n'est dans ses propres poèmes, elle est certainement sa création la plus impérissable. Et le constat le plus flagrant que l'on peut faire dans cette perspective est celui de la pérennité triomphante de sa poésie la plus réussie; certes, il y a des pans entiers de l'œuvre d'Eminescu qui sont frappés d'obsolescence, désuets, ne parlant plus vraiment qu'à titre de documents toujours passionnants, c'est le cas des contes et de certaines poésies où il était encore tributaire des formes maladroites de la langue dont il avait hérité. Il en va de même de sa prose journalistique, rocailleuse – *bolovănoasă* – , souvent empêtrée dans des tournures syntaxiques lourdes que sa poésie fera exploser à force de travail, de réécritures acharnées – la visite des milliers de documents, raturés, barrés, biffés, de l'atelier de travail d'Eminescu est passionnante de ce point de vue – , de coups de génie aussi. On mesure bien, à faire le bilan de ce qui chez Eminescu vieillit ou a vieilli – la prose, toute la prose, et la poésie des premiers temps, et de ce qui ne vieillit pas –,

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

ce qu'est la force démiurgique – au sens directement concret de création linguistique – de la poésie, du travail poétique, du laboratoire dans les carcans, les instruments de torture, les forges desquels la langue est modelée, étirée, violentée jusqu'à ce que naisse une nouvelle matière formulante capable d'exprimer autrement de nouvelles idées, couleurs, sensations, rêves, qui sans cela ne verraient pas le jour.

Pour bien sentir battre le cœur de cette langue nouvelle qui a choisi Eminescu pour venir au monde en Roumanie dans la seconde moitié du XIX[e] alors qu'en France Victor Hugo avait à la disposition de son art une langue sculptée, stylisée, affinée par des siècles de littérature, sur laquelle il n'avait plus qu'à mettre son inconfondable empreinte, il suffit de lire *Glossă*, et même seulement la première strophe maîtresse de ce poème sans égal dans la culture roumaine:

«Vreme trece, vreme vine,
Toate-s vechi şi nouă toate,
Ce e rău şi ce e bine
Tu te-ntreabă şi socoate;
Nu spera şi nu ai teamă,
Ce e val ca valul trece,
De te-ndeamnă, de te cheamă,
Tu rămâi la toate rece».

À l'exception, peut-être, du verbe *a îndemna*, parfaitement compréhensible de toute façon, ou de la forme vieilli d'impératif *socoate*, il n'y a rien dans cette strophe qui atteste qu'elle ait pu être écrite voici bientôt 150 ans. Rien d'étonnant à ce que ce soit justement de ce poème tout spécialement conçu pour obliger à un travail de patient et parfois violent laminage de la langue que soit sorti un texte épuré, idéalement équilibré, qui parle sans peine aux Roumains d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Le traducteur, devant ces vers, est d'abord pris d'un doute. Quand il traduit vers le français, langue réputée analytique, il prend même peur. Puis il se dit qu'il doit tenter le pari puisque tout est traduisible, que c'est un beau risque à courir et il livre son texte au seul juge, le lecteur, ici l'auditeur:

«Le temps s'en va, le temps s'en vient,
Tout est nouveau, tout est ancien,
Ce qu'est le mal, ce qu'est le bien,
À toi de le savoir enfin;
N'aie plus d'espoir et n'aie plus peur,
Ce qui est vague, vague meurt.
À tout appel, à tout appât,
Reste insensible, reste froid».

Permettons-nous, encore une fois, le plaisir un peu trouble de la rétro-littérature-fiction en imaginant Victor Hugo lisant les dix strophes à la pureté de cristal de *Glossă*; il nous paraît peu probable qu'il n'eût pas deviné sous cette forme linguistique parfaite, sous cette lave incandescente, la voix inconfondable d'un génie comparable au sien.

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

Mais il lui manquait le moyen de la comparaison, la traduction, comme elle fera d'ailleurs cruellement défaut à toute la longue lignée de ceux qui, après Victor Hugo, donneront à la poésie française les derniers éclats de diamants de leurs vers. Ni Baudelaire, ni Verlaine, ni Rimbaud ne connaîtront jamais l'œuvre d'Eminescu dont tant de poèmes renvoient à leurs textes qu'il n'avait sûrement pas lus non plus.

Nous voici revenus, au terme de ce parallèle impossible et nécessaire, d'autant plus nécessaire qu'il est impossible, à ce qui, justement, peut seul permettre de faire mentir les lois d'une certaine géométrie trop plane, et rapprocher les trajectoires de ces comètes poétiques qu'ont été Victor Hugo et Mihai Eminescu, parmi d'autres l'art de la traduction avec ses principes et sa déontologie aussi nécessaires que peu respectés.

On le verra très vite là encore, l'inégalité devant la traduction n'est pas moindre que l'inégalité devant la langue: si la littérature roumaine a toujours eu besoin, pour être reconnue, d'une rigueur sans faille, d'un effort incessant, de compétences vérifiées dans la traduction qu'elle n'a pas encore vraiment, la littérature française a pu, longtemps – et c'était le cas à l'époque de Victor Hugo – se contenter de se faire ou de se laisser paresseusement lire en français par les élites européennes cultivées de tous pays et notamment de Roumanie. De sorte que Victor Hugo, même si les traductions qu'on en donnait présentaient des défauts, parfois graves, pouvait espérer être compris et apprécié directement dans sa langue. Et il l'était. C'est vrai aujourd'hui encore en Roumanie, mais cela le sera, hélas, de moins en moins. Eminescu ne sera plus seul, face à Victor Hugo et à tous les grands écrivains français, à ne pas pouvoir être compris et lu sans l'aide du traducteur.

C'est alors que le problème crucial des compétences du traducteur qui est toujours l'écueil infranchissable sur lequel échouent les tentatives pour faire découvrir aux lecteurs français le meilleur de la très riche littérature roumaine, se posera avec la même désespérante acuité pour la littérature française. Et si aujourd'hui, répétons-le, la capacité des élites roumaines cultivées à lire directement le français – sans avoir à se confier les yeux fermés aux promesses toujours incertaines du traducteur – constitue un heureux contrepoids aux défaillances de ce dernier, celles-ci, dans le cas contraire, pourraient bien un jour hypothéquer la perception claire et approfondie des valeurs authentiques de la culture française. Pour illustrer brièvement notre propos et faire bien saisir ce qu'il y a de vital, pour le dialogue des cultures, à promouvoir le culte et la culture de la traduction, à en définir avec la plus grande rigueur la nécessaire déontologie, nous prendrons deux vers de Victor Hugo en version roumaine; vous connaissez tous le poème célèbre, *Booz endormi*; c'est la troisième strophe qui retient notre attention, la voici:

«Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques».

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

Les deux derniers vers présentent, il est vrai, une syntaxe un peu inhabituelle, parfaitement correcte, bien sûr, mais qui peut tromper. C'est cette très légère obscurité qui explique peut-être la traduction que voici et dont il faut dire aussi qu'elle comporte par ailleurs, dans le reste du poème, de belles trouvailles:

«Un ins ferind cărările strâmbe, cum găseşti
Puţini, în omenie mereu şi-n alb veşmânt;
Şi cot la cot cu cei în nevoie asudând,
Sacii lui plini de boabe păreau fântâni obşteşti».

On peut déjà regretter que l'enjambement de *Puţini* brise totalement l'effet du deuxième vers qui est l'un des plus connus de Hugo «Vêtu de probité candide et de lin blanc» et qui aurait certainement pu se traduire en invoquant des réminiscences éminesciennes, en faisant appel à des formules du type de celles que l'on trouve, par exemple, dans *Înger de pază*: «încins cu o haină de umbre şi raze», «într-o palidă haină». La richesse de la langue roumaine ne saurait être en peine devant un tel vers.

Mais ce qui est beaucoup plus grave c'est que le troisième vers réinterprète dans un sens solidaire et populiste, par l'emploi de *cot la cot* et *asudând*, un texte qui n'a pas été compris grammaticalement en effet, traduire *ruisselant* par *asudând* est déjà, en soi, un «tour de force» dont *ruisselant* sort torturé et déformé. Et cette déformation est la conséquence de l'incompréhension syntaxique, le traducteur inventant un mot à partir, non de l'analyse linguistique précise mais de son besoin d'une cohérence idéologique. Le sens s'éclaire seulement si l'on attribue au participe présent *ruisselant* sa fonction dans la phrase, laquelle est de se trouver dans la dépendance du substantif *sacs* en tant que participe présent, forme verbale active et non adjectivale, auquel cas il s'accorderait au pluriel avec *sacs*. Le sens serait donc, traduit littéralement en roumain et sans nulle prétention de réussite définitive, évidemment:

«Şi curgând mereu şi numai spre săraci
Fântâni obşteşti păreau să fie ai lui saci».

On voit aisément à quelles conséquences peut conduire une inexactitude dans l'analyse strictement grammaticale et syntaxique d'une phrase et comment le traducteur moule son incompréhension sur l'idée préconçue qu'il a du texte ou de l'auteur. Cela risque, à terme, de fausser très gravement la perception du lecteur et du public en général. Dans la même version du même poème, nous avons trouvé, un peu plus loin, juste après le rêve de Booz qui voit un chêne sortir de lui, les deux vers suivants:

«Et Booz murmurait avec la voix de l'âme
Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt?».

En voici la traduction:

«Şi Booz cu voci din gând se-mbăta, ca de-un balsam
Prin ce minuni hotarul pustiului să-l treci?».

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

Du premier vers nous dirons seulement que rien ne nous semble, chez Hugo, justifier *a se îmbăta* et encore moins *ca de-un balsam*, cheville artificielle appelée par la rime avec *am* du dernier vers et qui nous semble même en contradiction avec la tonalité de la méditation de Booz. Un verbe nous paraîtrait devoir être utilisé ici, ici ou jamais, le verbe *a îngâna* pour le sens et surtout les connotations subtiles, souvent presque à la limite du traduisible, qu'il comporte. Mais c'est la traduction du second vers qui est une véritable énigme, comparée à la simplicité biblique – c'est le mot! – de celui de Hugo «Comment se pourrait-il que de moi cela vînt?» face à «Prin ce minuni hotarul pustiului să-l treci?».

L'inadéquation est double, non seulement à l'égard du niveau de langue, du style, caractérisé, dans le texte de Hugo par la plus grande banalité lexicale, mais aussi à l'égard du sens qui est rendu inintelligible au lecteur roumain par cette formule étrange sans aucun rapport avec le texte ni avec le poème.

Au terme de cet exposé déjà long, peut-être trop, mais qui ne saurait épuiser le sujet de réflexion proposé, ajoutons brièvement que s'il y a des thèmes poétiques qu'Eminescu n'a, hélas, par définition, pas pu aborder alors qu'ils ont inspiré à Victor Hugo quelques-uns de ses plus impérissables poèmes – nous pensons aux textes de l'affection filiale, paternelle ou grand-paternelle, *À Villequier*, *L'Art d'être grand-père*, par exemple – , il faut dire aussi, pour que le parallèle reste jusqu'au bout parallèle, que l'on ne trouve pas chez Hugo l'équivalent de ces poésies qui me semblent les pierres précieuses sans défaut de l'œuvre d'Eminescu, celles qui ne perdront jamais leur éclat, *De câte ori iubito*, *Din valurile vremii*, *Departe sunt de tine*, *Sonete*, *Din noaptea vecinicei uitări* et quelques autres où l'hallucination du retour à la vie de la bien-aimée, l'illusion tragique de la réalité d'un fantôme ressurgissant «hors des vagues du temps» se sont gravées dans le diamant d'une langue épurée par le feu d'une douleur obsédante qui appelle tout simplement l'épithète éminescienne pour nommer clairement ce qui ne saurait être hugolien.

C'est à faire reconnaître et employer cette épithète en dehors des frontières linguistiques roumaines que le traducteur conscient de sa mission doit se consacrer en se donnant les moyens de sa mission. Et en vous remerciant du fond du cœur de m'avoir convié à participer avec vous à la célébration roumaine de ce bicentenaire de la naissance de Hugo, ce qui me consolera de ne pas pouvoir faire de même, en 2050, pour celui d'Eminescu, sauf découverte scientifique révolutionnaire à venir très rapidement, je voudrais vous dire que je continuerai à tout faire pour que cette épithète puisse entrer dans le vocabulaire de la critique littéraire française avant cette lointaine date. L'Institut International «Liviu Rebreanu» de l'Université de Reims que j'ai l'honneur de présider aura sans aucun doute formé d'ici là les jeunes traducteurs, roumains et français, que méritent non seulement Eminescu mais Liviu Rebreanu, Camil Petrescu, Lucian Blaga et tant d'autres, et j'espère très raisonnablement qu'ils pourront participer, en France, à l'équivalent de ce Colloque auquel je vous sais gré de m'avoir invité. La revedere, pe curând!

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)

VICTOR HUGO, MIHAI EMINESCU, ULTIMII DOI MONŞTRI SACRI AI POEZIEI ÎN EUROPA.
Schiţă a unei paralele imposibile şi necesare

REZUMAT

Studiul îşi propune să releve, pe de o parte, posibilitatea şi, mai mult, necesitatea unei paralele între cei doi mari poeţi, Victor Hugo şi Mihai Eminescu, şi, pe de altă parte, imposibilitatea ei. În ce priveşte primul aspect, sunt identificate mai multe similitudini – amândoi sunt „monştri sacri" în ţara lor, amândoi au fost „copii-minune" ai poeziei, amândoi au voinţa de a crea o mitologie poetică, amândoi utilizează eâteva forme şi teme poetice comune etc. – şi diferenţe – poetul francez beneficiază de o limbă perfecţionată, de o îndelungată tradiţie lirică, ca atare fiind, în literatura ţării sale, un fluviu, în timp ce poetul român îşi cizelează singur instrumentul lingvistic, aproape nu are la dispoziţie o tradiţie, reprezentând mai curând un izvor etc. Cât priveşte imposibilitatea paralelei, aceasta este *de facto*, întrucât Eminescu nu poate fi citit azi în franceză, existând prea puţine traduceri, chiar acestea fiind, cum rezultă din exemplele prezentate, foarte departe de original. Paralela între cei doi poeţi fiind necesară, mai ales în condiţiile globalizării, ale integrării tuturor culturilor, fără discriminare, într-o cultură universală, rezultă cu forţa evidenţei că, pentru dialogul culturilor, e vital să se promoveze cultul şi cultura traducerii, să se definească deontologia ei.

L'Université Jean Moulin de Lyon

BDD-A1323 © 1999-2001 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:46 UTC)